

PAUL POIRET

REVENEZ-Y

nrf

GALLIMARD

*A mon fils Colin
qui me jugera*

P. P.

I

JE N'AVAIS PAS TOUT DIT

Certes, non, je n'avais pas tout dit. Je n'avais pas tout dit car il est impossible, dans un livre de 300 pages, de raconter 50 ans d'une existence aussi fertile en événements que fut la mienne. Il y a forcément des anecdotes qu'on oublie ou qu'on laisse passer (ce sont peut-être les meilleures).

Je n'avais pas tout dit parce que je m'étais borné à raconter de ma vie le côté le plus public, sans vouloir aborder les chapitres essentiels de ma vie privée.

Je n'avais pas tout dit parce que j'avais voulu épargner des tiers qui auront peut-être

envie, eux aussi, d'écrire un jour leurs mémoires, et il doit leur rester quelque matière à exploiter.

Je n'avais pas tout dit parce que j'avais consacré mon premier livre à la mémoire de ma mère, que je respecte, et parce que je voulais le donner en lecture à mes enfants, et il me semblait malséant de leur présenter certains aspects de ma personne, dont je ne tire pas une vanité particulière.

Je n'avais pas tout dit enfin, parce que je ne voulais dire que la vérité, et toute vérité n'est pas bonne à dire.

Des gens me reprocheront de parler encore de moi. Il s'est trouvé parmi les critiques de mon premier livre un malin pour se plaindre qu'on ne voyait que ma silhouette devant l'écran et que je m'interposais continuellement entre le public et le spectacle. Cela m'a beaucoup plu, car, vous n'en doutez pas, c'est précisément mon portrait que j'ai entrepris de peindre; c'est pourquoi je me suis mis au premier plan, tout le reste n'est que remplissage et composition décorative.

Comment tracer d'un objet une image exacte sans révéler l'objet lui-même et sans le montrer sous des aspects divers? Que ceux qui n'aiment pas cela ferment les yeux ou le livre dès maintenant, je n'en serai ni fâché ni mortifié; je veux me trouver entre amis avec mes lecteurs.

On m'a reproché aussi d'être prétentieux et de faire étalage de mes succès et de mes mérites; pourtant, je ne crois pas l'être; ceux qui ont compris cela en m'examinant, n'ont pas vu bien clair; c'est moi, sans doute, qui ait été maladroit à m'exprimer. Je me sens très modeste et je ne cherche à éblouir personne, mais puisqu'on a prétendu que j'avais exercé une certaine influence sur mon époque, il faut bien que j'explique ce phénomène, et que je tâche de découvrir les raisons de cet ascendant. Méritais-je de donner ainsi une empreinte à mon temps? C'est une autre question, et aucun critique ne saurait y répondre. On ne peut que reconnaître que j'ai marqué mon passage sur cette planète de façon plus ou moins durable et superficielle. Autant en emporte le temps,

sans doute, et c'est mieux ainsi. Je n'ai jamais désiré de fournir aux critiques à venir, ni littéraires, ni autres, une matière propre à exercer leur verve satirique. Tous ceux qui jusqu'ici se sont occupés de moi, ont manifesté assez de mauvaise foi ou d'incompétence..., mais ne faut-il pas qu'il y ait toujours au monde des désœuvrés qui se chargent de commenter l'œuvre des autres?

Plus on vieillit, plus on fait cas de ses souvenirs. Est-ce parce qu'on cherche à se raccrocher à son passé? Est-ce parce qu'on voudrait en ramasser des morceaux pour les emporter dans la tombe?

On dirait que les tableaux de l'enfance deviennent plus lumineux et s'éveillent plus nombreux, hérissés de détails touchants ou comiques et que la jeunesse repousse, comme la barbe sur le menton des morts.

Je me laisse bien volontiers gagner par ce renouveau et je me plais à plonger dans le grand sac sans fond de ma mémoire, d'où je retire des tas de vieilleries et quelquefois des perles que je monte en épingle. Il me revient

irrésistiblement des souvenirs de ma plus tendre enfance.

Je me revois encore, près de la grande fenêtre de la maison de la rue des Deux-Ecus, surveillant toute l'activité autour de la petite maison que nous habitons et guettant les apparitions de la demoiselle d'en face, qui avait un visage charmant et que j'appelais « ma voisine au regard si doux ».

Je me rappelle le soir où, rentrant de Billancourt avec moi, mes parents découvrirent, roulé dans les rideaux de ma chambre, l'amoureux de ma bonne dans une tenue indécente. Je revois le tableau.

Et j'entends encore, dans l'étroite rue pavée où donnait ma fenêtre, le bruit assourdissant des fiacres, des fers de leurs chevaux et de leurs roues dont les bandages n'étaient pas encore caoutchoutés.

Les cochers de fiacre (on m'avait expliqué que beaucoup d'entre eux étaient d'anciens notaires ou officiers ministériels à la carrière décevante) ont laissé un type consacré. La plupart portaient les favoris chers aux gens de

robe et des chapeaux haut-de-forme de cuir bouilli noir ou blanc. A l'époque dont je parle ils avaient en outre un gilet rouge à boutons d'or ou de nacre et un manteau beige clair à pèlerines superposées nommé carrick, vestige des anciens postillons, et pour compléter ce portrait, je vous dirai qu'ils étaient parfaitement grossiers et mal embouchés, mais ils se connaissaient en bonne cuisine et prenaient leurs repas dans de petits bistrots dont quelques-uns sont restés célèbres. L'inexorable taximètre n'existait pas encore et on pouvait aller pour vingt sous de la Comédie-Française à la Tour Saint-Jacques, par exemple, ou de l'Opéra-Comique à la Madeleine; mais quand on trouvait une voiture caoutchoutée, on considérait cela comme une rare aubaine et on souhaitait de rouler jusqu'au bout du monde, tant cette impression nouvelle de silence et d'élasticité paraissait délicieuse.

Il faut, en décrivant les fiacres d'alors, rappeler les œillères que portaient les chevaux de tous les attelages, c'étaient des carrés de cuir qui couvraient les yeux des chevaux et les sou-

mettaient à cette torture de marcher sans voir la route. Ces instruments de supplice furent abrogés à la suite d'une première campagne entreprise par mon ami Falize, en 1902. Supprimez l'œillère, disaient partout les affiches, et l'œillère disparut; on pourrait presque dire qu'elle entraîna le cheval dans sa chute.

La halle aux blés, la rue du Louvre, la rue Jean-Jacques-Rousseau, le passage Véro-Dodat où il y avait des étalages si attrayants à la lumière rose des becs de gaz, la galerie de Valois. Voilà le chemin qui chaque jour me conduisait au Palais-Royal. Ma mère m'y accompagnait souvent. Le jardin du Palais-Royal était à peu près exactement tel qu'il est aujourd'hui, mais beaucoup mieux fréquenté, mieux achalandé, les boutiques y étaient celles des commerçants en vogue; on y trouvait sur leurs portes tous les maîtres de la joaillerie moderne : les Fontana, les Boucheron, les Templier, dont les étalages étincelants sollicitaient l'attention des promeneurs musant sous les arcades pendant les giboulées.

Je retrouve tous les sentiments de mon en-

fance quand je traverse aujourd'hui ce grand jardin et m'arrête devant cette pelouse rectangulaire garnie des mêmes fleurs bigarrées. Mais ce qui me charmait le plus à cette époque ce n'étaient ni les fleurs ni les concerts militaires du jeudi, fréquentés par les vieilles folles et les retraités du quartier, qui branlaient la tête en cadence, au passage des airs connus, ni le grand jet d'eau du centre formant une gerbe épanouie, panachée d'allégresse et de majesté qui, les jours de vent, giflait les passants d'une buée fraîche, ni le canon prisonnier d'un globe de verre comme une pièce de musée, sorte de petit crapouillot qui tonnait à midi tous les jours de soleil. (J'ai le regret de ne jamais l'avoir entendu parce qu'à midi il fallait être à table à la maison.)

Non, ce qui me paraissait dominer la vie de ce jardin, c'était la haute silhouette de la mère Morin, qui était propriétaire ou concessionnaire d'un kiosque où elle vendait les jouets et les friandises. Je revois sa vitrine octogonale où on trouvait les vrais bonbons anglais d'autrefois qui n'étaient pas encore synthétiques, les ima-

ges d'Epinal aux riches couleurs rehaussées d'or, qui contaient des épopées accessibles à nos cervelles d'enfants, les seaux, les pelles, les cerceaux, les volants et les raquettes de pacotille bordées de galons cramoisés et or, les brouettes, les arrosoirs.

La mère Morin promenait sa haute silhouette de reps noir parmi ces merveilles et présidait à leur dispersion. Elle me semblait imposante, cette prêtresse de tout ce que j'adorais, en dépit qu'elle eût quelquefois la goutte au nez; elle me plaisait par une bonhomie bourrue qui ne me faisait pas peur. Pouvais-je me douter que ses sourires étaient dus aux nécessités de son commerce? Je composais des avenues faites de pâtés de sable, alignés selon l'ordonnance des jardins de Babylone, en écartant les chiens, qui ne respectaient pas toujours mes architectures, et les passants, qui déambulaient autour de moi, insensibles à mes rêves.

Les passants? C'étaient quelquefois des célébrités, c'était le futur grand Lucien Guitry, qui habitait le Palais-Royal et dont les parents vendaient la pâte à rasoir Aubry, c'était Pru-

d'hon, le metteur en scène de la Comédie Française, Truffier, qui répétait son rôle en marchant et prenait des expressions grimaçantes. On y voyait souvent aussi Leloir, Baillet, Laugier, qui se rendaient aux répétitions ou qui allaient se costumer pour la représentation du soir et, déjà, Albert Lambert Fils, le vieux Brasseur, Lassouche et Dupuy, qui se rendaient au Palais-Royal.

Ma mère me les désignait en m'indiquant la marque de leurs talents et les tics qui les avaient rendus célèbres. On y croisait aussi la belle Céline Monthalant, Alice Lavigne et leurs filles. Comme je les trouvais élégantes!

Parfois nous faisons des visites; j'adorais cela. Entendre les propos, toujours les mêmes, échangés par les femmes, me paraissait un régal. J'attendais les histoires déjà connues et suivais les récits familiers, les difficultés avec les domestiques et puis il y avait les crottes de chocolat et les cerises déguisées.

J'étais un garçon timide mais aimable et j'aimais offrir des fleurs aux dames. Comme

nous nous rendions à la messe le dimanche je me détachais souvent du groupe que nous formions pour courir acheter à une marchande quelques bouquets de violettes (ils valaient alors deux sous pièce), j'y laissais toutes mes ressources. On pouvait reconnaître dans cette générosité précoce des dispositions et un penchant qui m'ont souvent été reprochés depuis.

Ma mère m'accompagnait au cours de Mme Gilnicki, situé rue du Pont-Neuf, où se rencontrait alors toute la bourgeoisie argentée du quartier. Je retrouvais là Maurice Allaire, fils d'un grand horloger, Henri Amieux, qui devait devenir le roi de la Sardine en même temps que je devenais celui de la mode. Tandis que nous étions courbés sur nos multiplications et leurs preuves par 9, nos mères tricotèrent dans notre dos.

Henri Amieux se plaignit un jour que je copiais ma composition sur la sienne. « C'est tant pis pour lui, mon enfant », intervint vivement sa mère.

Je ne dépassais guère ces deux pôles du Pont-

Neuf et du Palais Royal, vivant parmi les gens affairés de ce quartier, les forts de la Halle et les fariniers aux grands chapeaux qui trinquaient chez le bistrot, devant le magasin de mon père, où, caché derrière les piles de drap je les observais, un peu terrifié.

A côté était la caisse où évoluaient deux comptables dont l'un était coiffé à la Capoul et tout pommadé, et dont l'autre volait sans vergogne.

Mon père déclara un jour à celui-ci qu'il avait découvert ses fraudes et ses irrégularités d'écritures et qu'il le mettait à la porte.

« Que voulez-vous que je devienne? » disait le délinquant.

Alors mon père, sortant du tiroir de son bureau un pistolet, le posa solennellement sur la table et, se retirant, il laissa son employé seul avec cet objet. On attendit longtemps le résultat de ses réflexions. Enfin, vers la fin de l'après-midi, une détonation retentit dans le bureau... on se précipita, mais le coupable s'était manqué et n'avait réussi qu'à s'arracher une

aile du nez et un bout de sourcil. Il alla se faire soigner et je ne le revis plus.

Je me rappelle aussi les dimanches et les jours de fête passés en famille chez mes oncles et tantes. Chez l'un, qui était mercier, sur la place de la Mairie, à Issy-les-Moulineaux, je trouvais un petit rouet pour dévider les écheveaux de fil sur les bobines et je passais des heures à le tourner, comme si la fatalité m'avait imposé de dévider la quantité de fil que je devais professionnellement employer quelques années plus tard. Rien ne pouvait m'arracher à ma passionnante occupation si ce n'est l'oncle lui-même qui m'emmenait acheter deux sous de pommes de terre frites. Le marchand en plein air me les livrait dans un cornet de papier jaune tout plein de graisse. J'aime encore les frites mais je me demande si celles d'aujourd'hui ont la saveur de celles-là?

La mercerie était une petite boutique assombrie par les étalages, les bourgerons d'ouvriers et les casquettes de soie qui pendaient à l'extérieur et dans les vitrines. En attendant les pratiques, on y goûtait un calme bienfaisant. Ses

cheveux poissés formant de grandes dents sur son front, ma tante, grasse, rebondie et sanglée dans des corsages qui dessinaient une grande pointe sur son ventre, se tenait assise, les mains croisées sur l'estomac et devisait d'une voix pincharde. Elle portait alors des robes de satin broché noir à grands ramage; autour du cou, une encolure de dentelle qui se fermait devant par une large broche ovale encadrée d'une baguette d'or, où on trouvait la photographie de son fils, dans l'uniforme de soldat de l'infanterie de ligne ou, quelquefois, une pierre volcanique, fragment de brèche ou de malachite, témoignage des grandes époques géologiques, et des excursions bourgeoises dans le Cantal.

Il me reste de cette époque le souvenir d'un monde qui vivait dans la paix et dans la confiance, dépourvu d'ambition mais libre de contrainte, monde de fossiles, peut-être, et qui a disparu aujourd'hui, absorbé par les grands magasins. Ces heureux bourgeois ignoraient les rigueurs du fisc.

A 4 heures, quand la nuit tombait, on allu-

nrf

